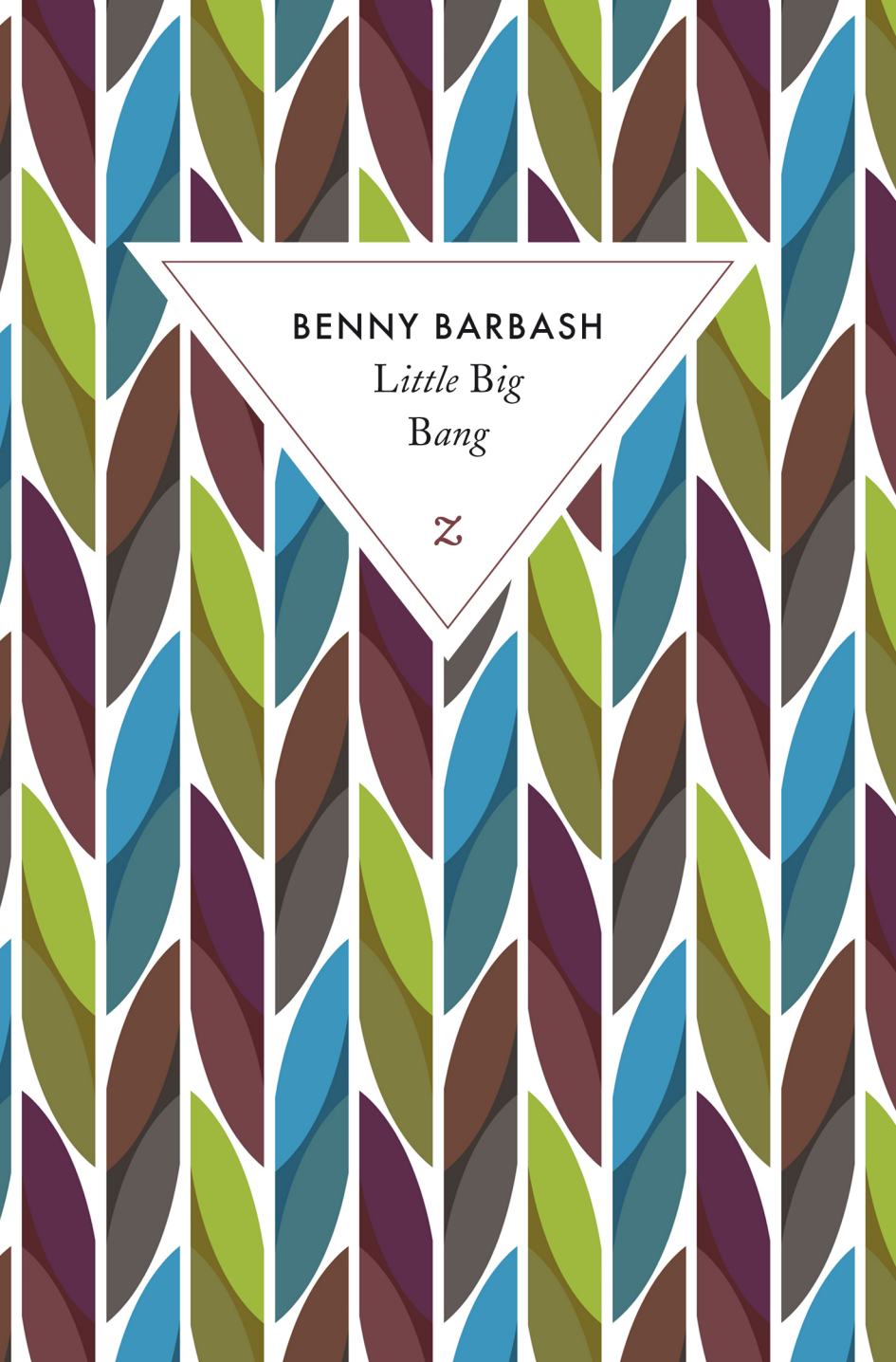




BENNY BARBASH

*Little Big
Bang*

ℵ

« Le processus de paix, version Marx Brothers. » Didier Jacob, *Le Nouvel Observateur*

« C'est si incongru d'éclater de rire en lisant un roman évoquant la Shoah et le conflit israélo-palestinien que l'auteur de ce petit miracle mérite d'être salué. D'autant que cet homme est en passe de devenir une des figures de la littérature israélienne. » Alexandra Schwartzbrod, *Libération*

« Profonde analyse de la société israélienne contemporaine, *Little Big Bang* est également une fantastique fresque familiale, dévoilant les tensions et les douleurs encore vives qui hantent cette génération post-Shoah, tiraillée entre passé et présent. » Emilie Grangeray, *Le Monde des livres*

« Un texte délicieux, divertissant et propice à la réflexion. » *Page*

« Un petit roman allégorique très drôle qui épingle sans en savoir l'air les problèmes impossibles à déraciner de la société israélienne contemporaine. » *Le Devoir*

SUR LES ONDES



« Entre un conte et une fable, un livre très drôle »
Tewfik Hakem s'entretient avec Benny Barbash

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/a-plus-d-un-titre-10-11/litterature-benny-barbash-essais-ludovic-lestrelin-9341712>

Vendredi 25 février 2011

Benny Barbash

« La mémoire est un couteau à double tranchant »

Cofondateur du mouvement La Paix maintenant, l'écrivain israélien publie « Little Big Bang », à la fois fresque familiale et fable politique

Moins connu en France qu'Amos Oz, Benny Barbash est lui aussi l'un des fondateurs du mouvement La Paix maintenant. Mais en Israël, tout le monde sait que ses pièces de théâtre, films et séries télé sont très politisés. Et même, admet-il comme à regret de sa voix douce et profonde, ses romans. « *La politique s'est infiltrée dans toutes les strates de la société israélienne : que l'on prenne un taxi, boive un café ou célèbre Seder, on discute politique. On ne peut y échapper, ni fuir ces questions : elles vous courent après.* »

Il n'en va pas autrement de *Little Big Bang*, un roman drôlement grinçant, à mi-chemin entre la longue nouvelle et la fable politique. Ou comment un père de famille qui commence un régime va devenir la pierre d'achoppement du conflit israélo-palestinien. De fait, le livre s'ouvre ainsi : « *Mon père est gros. Ou plutôt, il l'était, jusqu'à ce que des choses étranges lui arrivent, tellement étranges que le lecteur se refusera à croire qu'elles aient effectivement pu se produire. Mais je n'en parlerai que plus tard, le moment venu. Pour l'heure, il ne s'est encore rien passé.* »

Pour Benny Barbash, cette habitude de maintenir le suspense tout en suggérant sa futilité est moins une technique littéraire que « typique de la façon dont les enfants racontent les histoires : par associations d'idées, digressions, sans notions d'espace ni de temps. Faire d'un enfant mon narrateur m'ouvrait un nombre de portes infinies. Par le prisme de son innocence, mon histoire pouvait osciller entre ironie et naïveté, et s'enrichir de nombreuses teintes ». De plus, cette

« technique » – déjà utilisée dans *My First Sony* (Zulma, prix Grand Public du Salon du livre 2008) – lui permet d'investir très efficacement (et de décrire, sans filtre ni tabou) plusieurs champs : familial, social, politique.

Soit donc le père d'Assaf – le narrateur, 13 ans à peine. Qui, se trouvant trop gros, se met à tester tous les régimes possibles : comment maigrir en mangeant de tout (dans les quantités voulues mais unique-



La politique s'est infiltrée dans toutes les strates de la société israélienne : que l'on prenne un taxi, boive un café ou célèbre Seder, on discute politique. On ne peut y échapper, ni fuir ces questions : elles vous courent après

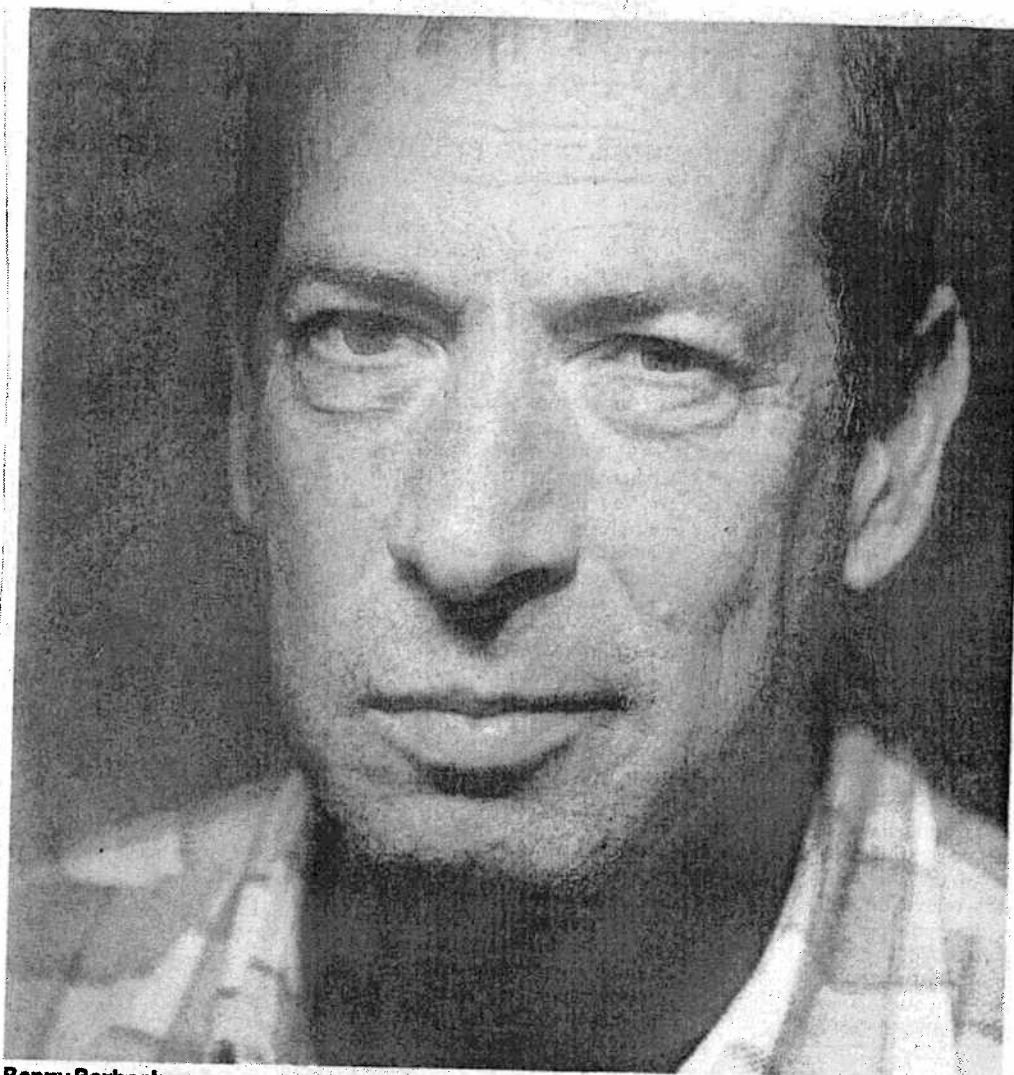


ment entre dix heures et midi), comment perdre cent grammes toutes les six minutes (nouvelle édition du best-seller *Comment perdre un kilo par heure*), etc., jusqu'à ce que la plus connue des diététiciennes lui conseille... le régime à base d'olives. Neuf jours après qu'il eut manqué s'étouffer avec un noyau, on découvre qu'un minus-

cule olivier pousse dans son oreille. Comme cette découverte survient au lendemain d'une – trop rare – nuit d'amour, sa femme décide d'abord de l'ignorer et de se rassurer en ouvrant le journal. Et, ma foi, oui, pour Israël, tout semble parfaitement normal : « *Grand soleil, chute du cours de la Bourse, deux suspects palestiniens – une fillette de deux ans et un garçon de quatre ans – tués par un jeune Israélien, tireur d'élite chez les parachutistes (...), révélation de quatre affaires de corruption pour des marchés publics (...), peut-être une guerre avec la Syrie pour l'été, et très prochainement la bombe nucléaire aux mains de l'Iran, qui pourra alors anéantir Israël en moins d'une seconde. Ces nouvelles apaisèrent beaucoup Maman, parce que c'était la vie courante.* »

Explication : « *Quand j'étais à l'armée et que je devais annoncer aux familles un événement tragique, certaines s'écroulaient, mais d'autres ouvraient leur frigidaire, se faisaient un café – une manière de se raccrocher à la vie, à la normalité, et de repousser le moment où il faudrait faire face.* » Dramatique ? « *C'est malheureusement la réalité. Israël vit sous une menace permanente.* »

Ainsi, après moult tentatives de traitement (car, « même lorsque les médecins ignorent l'origine d'une maladie ou comment la soigner, ils s'entêtent à essayer sur le malade une panoplie de soins, selon la théorie qui veut que si l'on tire tous azimuts en pleine nuit, il se trouvera toujours une balle pour faire mouche »), le père va consulter un cultivateur dans les territoires palestiniens. Qui lui conseille – rien de



Benny Barbash. PATRICE NORMAND/OPALE

moins – d'apprendre à connaître et à vivre avec cet « arbre têtue ». Il n'aura de toute façon pas le choix puisque l'olivier finit par prendre racine. S'ensuivent des discussions enflammées sur le lien éternel qui unirait le peuple à sa terre.

Enflammées, et sans fin. En effet, Benny Barbash a pris le parti de ne pas en donner car, écrit-il, « depuis, on s'est habitué à vivre avec, l'intérêt diminue et si, malgré tout, il devait se produire quelque chose d'extraordinaire, vous le verrez à la télévision ». Quand on lui fait remarquer que, bizarrement, cette non-fin est beaucoup plus dure et insupportable que celle, pourtant tragique (Yotam découvre son père pendu), de *My First Sony*, Benny Barbash ne peut réprimer un doux et triste sourire : « C'est aussi ce que pense ma mère. Je voulais trouver une histoire où la fin reflétait la situation sans

issue du conflit israélo-palestinien. A bien des égards et pour bien des raisons, l'avenir est totalement bouché. »

Profonde analyse de la société israélienne contemporaine, *Little Big Bang* est également une fantastique fresque familiale, dévoilant les tensions et les douleurs encore vives qui hantent cette génération post-Shoah, tiraillée entre passé et présent. Pour Benny Barbash, la mémoire est un « couteau à double tranchant : nécessaire pour se construire une identité, mais ennemie du progrès et du changement ». Mais c'est aussi une réflexion sur l'écriture et la parole : « Pour qu'un cri ou un son existe, il faut une oreille pour les entendre, une voix que personne n'entendrait n'existe tout simplement pas », pouvait-on lire dans le décidément formidable *My First Sony*. Alors Benny Barbash écrit, pré-

férant, malgré cette histoire à l'apparence loufoque, les explications logiques car, « avec les miracles, on ouvre la porte à trop de fantômes et de fantasmes ». Il ne peut néanmoins s'empêcher de rêver : « Si tous les Israéliens apprenaient l'arabe, ce serait un grand pas. Je reviens de Chine où s'est installé, pour un temps, un de mes fils. Pour moi qui ne comprends pas la langue, c'est une masse compacte de visages, tous identiques et un peu effrayants. Mais il a suffi que mon fils s'exprime dans leur langue pour que les visages s'ouvrent. Pour que la masse compacte devienne plus humaine. Pour que, soudain, il soit au moins possible de parler. » ■

Emilie Grangeray

Little Big Bang, de Benny Barbash, traduit de l'hébreu par Dominique Rotemund, Zulma, 192 p., 18 €.

Jeudi 10 février 2011

L'olive et le territoire

Une fable de Benny Barbash qui dénoyaute Israël

BENNY BARBASH

Little Big Bang

Traduit de l'hébreu par Dominique Rotermund, Zulma, 164 pp., 17,50 €.

C'est si incongru d'éclater de rire en lisant un roman évoquant la Shoah et le conflit israélo-palestinien que l'auteur de ce petit miracle mérite d'être salué. D'autant que cet homme-là est en passe de devenir une des figures de la littérature israélienne. Benny Barbash n'est pas totalement inconnu en France puisque son précédent livre, *My First Sony*, avait reçu le prix grand public du Salon du livre de Paris en 2008. Avec *Little Big Bang*, ce dramaturge et scénariste creuse la veine de la fresque familiale sur fond de soubresauts de la société israélienne. *Little Big Bang*, à vrai dire, relève davantage de la fable.

L'histoire est abracadabrante et poétique, voyez un peu : un bon père de famille israélien frôlant l'obésité, par la faute – on le suppose – de ces schnitzels (escalopes panées) et bambas (chips) dont les Israéliens raffolent, décide un jour de maigrir à tout prix. Malgré les moqueries affectueuses – et savoureuses – de sa femme et de ses parents, il s'astreint à tous les « tout » : le tout-fruit, le tout-viande, le tout-carotte... jusqu'au jour où une diététicienne de renom lui suggère le tout-olive. Fort

bien. Sauf qu'un matin de shabbat, à force de gober ces petites choses glissantes à la pelle, il s'étouffe avec un noyau, lequel reste coincé dans son épigastre et finit par donner naissance à... un olivier qui va pousser à travers son oreille ! Pas besoin d'être grand psychologue ou grand géopoliticien pour comprendre l'allégorie de l'olivier, symbole de paix, et surtout de racines. « Lorsque maman tenta de saisir la chose et de tirer dessus, papa laissa échapper un tel hurlement qu'elle lâcha prise aussitôt, effrayée. Ce fut peut-être, dans toute cette histoire étrange, sa plus grande erreur, comme nous l'expliquerait bientôt Abu Rudjum. Nous aurions pu encore déraciner cette chose, avant qu'elle ne se transforme en une colonie illégale que l'on ne peut plus déloger. » Nous y voilà, la colonisation, ce grand mal de la société israélienne d'aujourd'hui, que notre romancier choisit de tourner drôlement en ridicule, ce qui donne à la condamnation bien plus de férocité. Il n'est en effet pas interdit de faire le parallèle avec certaines déclarations de colons intégristes interdisant de prendre part à « toute action qui viserait à déraciner les Juifs de n'importe quelle partie de notre terre sacrée ».

Né à Beer-Sheva en 1951, soit trois ans après la création de l'Etat d'Israël, Benny Barbash raconte avec une drôlerie sans nom – et aussi beaucoup de tendresse – les tensions et les contradictions qui hantent cette génération d'après la Shoah, déchirée entre ses angoisses existentielles, ses mythes fondateurs, son désir de modernité, et son malaise vis-à-vis du problème palestinien. Allez, on n'y résiste pas : « Le grand problème avec le sens de l'honneur des peuplades primitives, c'est qu'il est impossible de prévoir ce qui va les offenser. Il faut se montrer très prudent, tout ce que vous dites ou ne dites pas pouvant être pris pour une offense, auquel cas, comme je viens de l'expliquer, vous êtes foutu. C'est pourquoi il est particulièrement difficile de conclure avec eux le moindre accord de paix... »

ALEXANDRA SCHWARTZBROD

Hebdomadaire - Jeudi 24 février 2011



ETRANGER

Little Big Bang

PAR BENNY BARBASH, TRADUIT DE L'HÉBREU
PAR DOMINIQUE ROTERMUND

Zulma, 192 p., 17,50 euros.

✱✱ Croisement risqué de « Mary Poppins » et de « Si c'est un homme », le roman de l'Israélien Benny Barbash, auteur de « My First Sony », décrit Israël comme « *un camp de concentration de*

taille moyenne ». En attendant qu'Ahmadinejad, avec sa bombe, ne transforme le pays en « *immense four crématoire* », le narrateur (un enfant de 12 ans) observe son père obèse tandis qu'il tente de maigrir en ne se nourrissant que d'olives. Ce qui le fait se transformer, peu à peu, en rameau d'olivier. Le processus de paix, version Marx Brothers.

Didier Jacob

LE DEVOIR

2 juillet 2011

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Un olivier dans l'oreille

Un petit roman allégorique très drôle de Benny Barbash

CHRISTIAN
DESMEULES

L'humour absurde est un instrument bien adapté pour radiographier une société prise dans la camisole de force de son passé et otage d'un état d'urgence permanent. *Little Big Bang*, le second roman de l'Israélien Benny Barbash, dramaturge, scénariste pour la télévision et le cinéma qui vit à Tel-Aviv, révèle avec dérision les tensions impossibles qui gangrènent au Moyen-Orient les relations entre Juifs et Palestiniens.

Du haut de ses douze ans, plus grand-chose n'étonne le narrateur, qui a déjà survécu à sa famille délicieusement névrosée et à ce qu'il appelle désormais, en nous le racontant, son «*little Big Bang*» à lui, une série d'événements apparemment sans cause, tout comme l'est le

Big Bang à l'origine de l'Univers.

Trainant un embonpoint plutôt coriace, le père décide un jour d'essayer — sans succès — différentes méthodes amaigrissantes, jusqu'à ce qu'il tente un régime à base d'olives. Les kilos s'évaporent et tout va bien jusqu'à ce qu'il avale un noyau de travers... On aperçoit quelques jours plus tard un petit olivier qui lui pousse dans l'oreille, colonisant son système respiratoire, ses racines profondément ancrées dans son cerveau.

Un nouveau territoire occupé, en somme. Une irréalité que n'aurait pas reniée Gogol, l'auteur du *Nez* étant — ici le hasard n'existe pas — l'auteur préféré du père...

Bien entendu, tous les spécialistes consultés n'y peuvent rien et parlent d'un «*phénomène intéressant*» en se grattant le

crâne. Et d'ailleurs, n'est-ce pas, «*personne n'est jamais mort à cause d'un olivier dans l'oreille*». Et pour cause! Ultime recours: un cultivateur palestinien, expert réputé en oliviers, pourrait peut-être régler son problème. Plus simple et peut-être plus efficace, sa science lui propose d'«*apprendre à vivre avec l'arbre, exactement comme l'arbre apprend à vivre avec vous*».

Un petit roman allégorique très drôle qui épingle sans en avoir l'air les problèmes impossibles à déraciner de la société israélienne contemporaine.

Collaborateur du Devoir

LITTLE BIG BANG

Benny Barbash
Traduit de l'hébreu par Dominique Rotermund Zulma
Paris, 2011, 176 pages

ALTERMONDES

REVUE TRIMESTRIELLE DE SOLIDARITÉ INTERNATIONALE

SEPTEMBRE 2011



LITTLE BIG BANG

Benny Barbash

Ed. Zulma, 2011

CELA COMMENCE comme une farce : un père de famille israélien qui souhaite perdre du poids expérimente toutes sortes de régimes, plus farfelus les uns que les autres. L'un d'entre eux est le « *tout-olives* ». Malencontreusement, il avale un noyau. Quelques jours plus tard, un olivier lui pousse dans l'oreille. Après de nombreuses et vaines tentatives pour le retirer, il devra apprendre à vivre avec. Les réactions des différents membres de sa famille par rapport à la situation, famille conservatrice et anti-palestinienne, sont hilarantes, notamment lorsqu'elle doit se rendre en Palestine pour rencontrer un agriculteur arabe qui aurait la clé du problème. Malgré le ton léger du livre, puisque l'histoire est vue à travers les yeux d'un des enfants de la famille, c'est en fait à une réflexion ironique et acide sur la société israélienne contemporaine que nous invite l'auteur. En se demandant comment partager son espace vital avec un corps étranger, il ouvre une réflexion sur les relations qu'Israël entretient avec les territoires occupés.

VIRGINIE TALLIO | ALTERMONDES

Janvier – Février 2011

Effet papillon sur l'olivier

Un brave Israélien, que quelques rondeurs obsèdent, s'acharne à perdre du poids à tout prix. En expérimentant un énième régime, il s'apprête, à ses dépens, à faire basculer son existence et celle de ses proches. L'occasion rêvée pour BENNY BARBASH de nous entraîner dans ce conte désopilant.

Par **DANIEL BERLAND**, Librairie Coquillettes, Lyon

APRÈS AVOIR MULTIPLIÉ, sans résultats probants, de nombreux régimes (tout fruit, tout viande ou tout carotte), un honnête homme s'essaie, pour perdre quelques kilos en trop, le régime « tout olive » d'une célèbre diététicienne, jusqu'au jour où, avalant par mégarde un noyau, un étrange bourgeois jaillit de son oreille gauche. Ce qui ressemble fort à une pousse d'olivier va très vite générer son « effet papillon » et être l'amorce de ce qui deviendra un véritable Big Bang local. Benny Barbash transforme ce petit accident domestique et néanmoins loufoque en un fait divers d'ampleur internationale, sur lequel se reflète en miroir l'actualité géopolitique de cette région emblématique du Moyen-Orient. L'occasion pour Benny Barbash de nous dépeindre avec truculence une société israélienne contemporaine avec ses conflits générationnels et les distances assumées peu à peu avec la Shoah par une génération résolument portée sur l'avenir, comme en adoucissant, par exemple, une visite d'Auschwitz par « deux jours de détente à Eurodisney ». Prenant le parti pris de la fable bouffonne, l'auteur parvient à nous divertir avec délectation, sans omettre d'évoquer certaine déclaration de colons intégristes interdisant de prendre part « à toute action qui viserait à déraciner les Juifs de n'importe quelle partie de notre terre sacrée ». En remarquable conteur, Barbash fait germer de cette drôle de fable et de nos rires une dénonciation à peine masquée de toutes les pesanteurs politiques et idéologiques d'une société israélienne, à la fois ouverte à la modernité et persistant dans son déni des droits du peuple palestinien. Le mythe de l'olivier retrouve ici tout son sens et rayonne de toute sa symbolique. Un texte délicieux, divertissant et propice à la réflexion : « l'unique façon de panser d'anciennes blessures, jamais vraiment cicatrisées, c'est de faire surgir la parole. »



Benny Barbash

Little Big Bang

Traduit de l'hébreu par

Dominique Rotemund

ZULMA

176 p., 17,50 €

LU ET CONSEILLÉ PAR

D. Paschal

Lib. Prado Paradis, Marseille

G. Gaciarz

Lib. Nouvelle,

Asnières-sur-Seine

A. Mauvignier

Lib. Ombres Blanches,

Toulouse

G.-M. Habib

Lib. L'Atelier, Paris 20^e

Courrier international

22 septembre 2011

Prix Courrier international 2011

*Long
courrier*

Les dix livres finalistes



Retrouvez notre sélection 2011 enrichie de critiques, d'interviews et d'archives, ainsi que les sélections et les lauréats des années précédentes sur courrierinternational.com.

Courrier international *décernera son Prix du meilleur livre étranger le 20 octobre 2011. Le jury a retenu les dix romans et récits suivants.*



◆ **Barroco tropical**, José Eduardo Agualusa (Angola), Métailié
Nous sommes en 2020, à Luanda, la capitale de l'Angola. Bartolomeu, écrivain, voit littéralement tomber du ciel le corps d'une

femme qu'il a connue. Alors qu'il tente d'élucider ce mystère, il redécouvre une ville en mutation peuplée de personnages excentriques. L'obscur et le lumineux, le mystique et le prosaïque se côtoient dans ce roman qui est aussi un hommage à la langue portugaise dans toute sa diversité.



◆ **D'acier**, Silvia Avallone (Italie), Liana Levi
Ce premier roman puissant, à l'écriture cinématographique, nous entraîne à Piombino, cité ouvrière de Toscane où les hauts-fourneaux dominent la mer et le quotidien

de ses habitants. Deux préadolescentes, éclatantes de beauté et de vitalité, vont rapidement être confrontées à l'âpreté de la vie, à sa morgue et ses désillusions.



◆ **Little Big Bang**, Benny Barbash (Israël), Zulma
Un gentil père de famille israélien fait un régime amaigrissant à base d'olives. Jusqu'au jour où lui pousse dans l'oreille un olivier que

nul n'arrive à déraciner : ni les médecins israéliens, ni le spécialiste horticole des Territoires palestiniens consulté en dernier recours. Sous les dehors d'une fable sur le conflit israélo-palestinien, le portrait d'une génération viscéralement attachée à sa terre.



◆ **La Faim**, Mohammed El-Bisatie (Egypte), Actes Sud
Le quotidien de Sakina, Zaghloul et leurs deux fils, une famille villageoise égyptienne dépourvue de tout. Jamais convenu, ce court roman sélectionné en 2009 pour le Prix international du livre arabe est encore plus saisissant à la lumière de la récente révolution égyptienne.



◆ **La Part de l'homme**, Kari Hotakainen (Finlande), JC Lattès
Au XXI^e siècle, on ne vend plus son âme au diable, mais sa vie à un écrivain en panne d'inspiration : ce que fait pour 7 000 euros Salme

Malmikunnas, mercière à la retraite. A travers les mots qu'elle livre et ceux que lui donne l'écrivain se dessine un portrait tendre mais sans concession de la Finlande d'aujourd'hui.



◆ **Des lanternes à leurs cornes attachées**, Radhika Jha (Inde), Philippe Picquier
Un village indien rejetant la modernité voit son quotidien bouleversé par l'arrivée d'une vache, puis

de l'insémination artificielle. En s'appuyant sur un animal hautement symbolique, cette fable réaliste met en scène un monde rural à la croisée des chemins.



◆ **Les Savants**, Manu Joseph (Inde), Philippe Rey
Pour changer le cours de son destin d'intouchable, Ayyan, secrétaire du directeur d'un institut scientifique de Bombay, fait passer son fils, Adi,

11 ans, pour un génie. Ce premier roman mordant et riche en rebondissements nous plonge dans les univers cloisonnés de la société indienne.